**Zeitschrift:** Le pays du dimanche
**Herausgeber:** Le pays du dimanche
**Band:** 1 (1906)
**Heft:** 22

**Artikel:** Feuilleton du Pays du dimanche : Honneur pour Honneur
**Autor:** Stéphane, Marie
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-256155

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Dimanche, 3 juin 1906 | N° 22 | Première année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du

# LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

## Hermann de Reinach

Le règne des anciens princes-évêques de Bâle a été, pour l'Evêché, en général doux et bienfaisant. S'il s'est élevé dans le cours des siècles quelques agitations en sein du peuple la faute en revient surtout à ce régime parfois trop débonnaire de ces souverains. Toutefois l'un ou l'autre de ces prélats, par suite de circonstances exceptionnelles, se sont montrés sévères et plus princes temporels que souverains spirituels. Ils ont laissé dans le peuple jusqu'à nos jours une impression défavorable, odieuse même. Tel est le cas des deux princes Jean Conrad de Reinach et surtout son cousin et successeur Sigismond de Reinach Steinbrun.

Leur existence se rapporte à un fait mémorable de la célèbre bataille de Sempach où la noblesse autrichienne fut anéantie, grâce au dévouement héroïque d'Arnold de Winkelried.

La noble et antique maison de Reinach eut pour berceau le château de ce nom, dont les ruines subsistent encore dans les environs de la ville de Lentzbourg en Argovie.

Ce château fut bâti en 830 par un gentilhomme venu d'Italie en Suisse, du nom de Rodolphe. Son fils Rheinbrecht, en 870, construisit le château de Reinach en Argovie. On croit même que Pierre de Reinach aurait bâti le château voisin de Habsbourg, souche de la maison impériale d'Autriche. Un de ces fils Hesso de Reinach, chanoine du Chapitre de Béromüster, (canton de Lucerne et qui existe encore), devint, en 920, grand aumônier de l'empereur Henri l'Oiseleur et mourut en odeur de sainteté. Henri et Rodolphe de Reinach firent partie de la 2me et 3me croisade.

D'après les vieilles chroniques Jacques I de Reinach accompagnait le comte Rodolphe de Habsbourg, le futur empereur d'Allemagne, à la chasse, lorsqu'il rencontra un prêtre portant le saint viatique à un malade, et arrêté par un torrent qu'il ne pouvait franchir. Rodolphe de Habsbourg descendit de cheval, y fit monter le prêtre, et tenant le cheval par la bride, traversa le torrent. Puis il refusa de reprendre son cheval, qu'il abandonna au prêtre, disant : « A Dieu ne plaise que je monte un cheval qui a porté le corps du Seigneur. » Jacques de Reinach céda pareillement le sien au sacristain.

En 1112 un mariage avantageux procura à cette maison la possession de la forteresse d'Auenstein, située sur la rive gauche de l'Aar, entre les rives d'Areau et de Brougg.

Parmi les seigneurs de cette famille, on cite un Hermann de Reinach. Ce chevalier était né, comme on le disait alors, sous la plus heureuse étoile. Très jeune encore il avait épousé Ursule de Homberg. Lorsque la guerre éclata entre l'archiduc Léopold d'Autriche et les vieilles Ligues suisses, il partit pour l'armée de la noblesse avec ses quatre frères. Trois de ceux-ci étaient mariés mais n'avaient pas d'enfant, le quatrième était encore célibataire.

Les vieilles chroniques suisses rapportent qu'un de ces Reinach, monté sur un char rempli de cordes devant Sempach, montrait aux habitants de cette petite ville ces instruments de supplice et leur criait : « voici des cordes pour vous pendre si vous ne vous rendez pas à l'instant ».

Le matin de la célèbre bataille de Sempache, la noblesse autrichienne résolut de combattre à pied. Pour le faire, il fallut couper la pointe abaissée de ces souliers *à long bec*, alors très à la mode chez les grands et qui ne pouvaient servir qu'à des hommes à cheval. Soit maladresse, soit par précipitation, le jeune Hermann de Reinach, en voulant couper *le long bec* de ses souliers, se blessa si profondément à un des doigts du pied, que la douleur lui arracha des larmes. Ses quatre frères indignés de cette lâcheté, le renvoyèrent durement aux ambulances pour se faire panser. Cependant la bataille s'engage. Arnold de Winkelried, par son dévouement, ouvre aux Confédérés un chemin à la victoire. Les quatre nobles de Reinach y sont tués, Hermann, grâce à sa blessure, échappe seul et perpétue sa noble race, qui probablement serait éteinte s'il eût marché à côté des autres chevaliers, ses frères, sans enfants ou célibataires.

Cet Hermann de Reinach, dégoûté des batailles rangées, retourna dans son manoir d'Auenstein. Il se fit brigand, fit la petite guerre, désola tout le voisinage, rançonnant les marchands sur les grands chemins, par de fréquentes incursions. Bientôt son château fut un vrai repaire de brigands où se rassemblaient tous les hommes de corde et de sac. Les Bernois, irrités de tous ces méfaits, lui firent des avertissements qui demeurèrent infructueux. Enfin, fatigués de ces brigandages incessants, ils se décidèrent

---

Feuilleton du *Pays du dimanche* 20

## Honneur pour Honneur

**par Marie Stéphane.**

Presque chaque matin, la jeune fille trouvait un prétexte quelconque pour arracher son père à ses occupations et le forcer à se distraire ; aussi lui devenait-elle de jour en jour plus indispensable.

Mme de Verneuil avait tout d'abord pris ombrage de cet ascendant.

Lorsqu'elle voyait rentrer son mari l'air calme et reposé, précédé ou suivi de sa fille, celle-ci le regard plein d'animation et le visage rosé par l'ardeur de la course, elle les traitait d'égoïstes, leur disant amèrement qu'ils étaient bienheureux de ne pas souffrir et de pouvoir oublier l'un son fils, l'autre son frère.

Chantal, éludant le reproche, ripostait avec enjouement :

— Vous avez encore besoin de repos, chère maman, cependant vous allez déjà beaucoup mieux ; et je suis sûre que très prochainement vous pourrez nous accompagner. Vous êtes encore si jeune et si jolie en amazone !

Le banquier approuvait, souriant de la diplomatie avec laquelle la jeune fille savait trouver une parole gracieuse ou une prévenance nouvelle pour calmer l'irritation maladive de Mme de Verneuil. Et celle-ci, sur le moral de laquelle la constante bonne humeur de Chantal agissait à son insu, se reprenait à sourire et à espérer.

— Je ferai l'impossible pour obtenir que Luc ne passe pas deux ans en Egypte, pensait-elle. Avec mes relations, j'arriverai bien à le faire nommer ici. Il a beau me dire qu'il se plaît au Caire ; j'en doute, rien pour lui ne peut égaler le séjour de Paris. Au moins je n'aurai plus à souffrir de cette séparation, de ces longs silences ; s'il m'écrivait... encore ! Mais il est si paresseux quand il s'agit de correspondre, mon pauvre Luc !

Elle avait raison ; en correspondance comme en tout ce qui demandait un effort quelconque, Luc ne savait pas vaincre sa paresse.

Tout d'abord très espacées, les lettres du jeune homme se rapprochaient cependant depuis quelque temps ; mais elles devenaient de plus en plus brèves, et n'avaient toujours que le même objectif : obtenir de l'argent.

Les premières demandes se déguisaient sous des récits plus ou moins colorés de sa vie en Egypte, de l'énumération des fêtes : dîners, bals, concerts, réunions de tous genres auxquels le jeune attaché devait assister ; avec l'inévitable montant des frais auxquels ces plaisirs divers l'avaient entraîné.

Aujourd'hui cette énumération elle-même faisait défaut.

Le banquier, mécontent de la vie dissipée

à l'assiéger et à ne lui faire aucun quartier. Le siège commença en 1389 et après plusieurs jours de lutte, la garnison se vit forcée de se rendre à discrétion.

La femme d'Hermann, Ursule de Homberg, femme d'un esprit supérieur, obtint des Bernois, un sauf conduit pour elle, pour son fils au berceau et ses chambrières, pour se rendre à son château de Berneau, à quatre lieues de là.

Les Bernois, touchés de sa beauté et de sa grâce, lui permirent d'emporter ce qu'elle pourrait. Sans hésiter, elle chargea sur ses épaules son mari, Hermann de Reinach et le porta jusqu'au château de Bernau. C'est ainsi que fut sauvé du massacre ce dernier Reinach, comme à Sempach. Le château d'Auenstein fut rasé, la garnison toute entière passée au fil de l'épée.

Hermann de Reinach se bâtit un nouveau château, près de Bâle, celui de Reinach. Son fils se maria et donna naissance aux familles de Reinach-Montreux, Reinach Steinbrun, Reinach-Durmenach et d'autres dont plusieurs existent de nos jours.

C'est de cet Hermann, le blessé pusillanime de Sempach et héros d'Auenstein, que sortirent au XVIII siècle les deux princes-évêques de Bâle Jean Conrad de Reinach, élu en 1705 et qui mourut en 1737. C'est ce prince, dont les véritables intentions ont été trop peu comprises par les historiens, qui a promulgué, en 1726, la fameuse ordonnance qui devait mettre un terme aux innombrables abus résultant de la guerre de Trente ans et auxquels le peuple s'était trop habitué. Cette fameuse ordonnance fut, comme on le sait, mise en exécution avec trop de raideur, surtout par le premier ministre du prince, le baron de Ramschwag et elle fut la cause occasionnelle du terrible soulèvement du peuple de 1730 à 1740 et qui se termina par la mort de ses commis Pierra Péquignat, Fridolin Lion et J. P. Riat.

Le second prince de la famille de Reinach, Sigismond de Reinach-Steinbrun, fut élu en 1737 et mourut en 1743. Il fut impitoyable dans sa vengeance contre les commis du peuple. Loin d'imiter le grand prince Christophe de Blarer, qui, dans un semblable soulèvement, sut pardonner aux coupables, Sigismond de Reinach descendit dans la tombe couvert des malédictions du peuple qui ne vit en lui qu'un tyran. Le peuple a conservé le souvenir de ce règne dans une chanson mâle et terrible, due à Thurmann, en 1830, pour les besoins de sa cause ; *la chanson des Péquignat*. C'est a tort que Mgr Vautrey, dans sa notice sur Courgenay et d'autres historiens, font remonter l'origine de cette chanson populaire, à la mort de Péquignat. Elle ne date que de 1830.

Les armes des Reinach sont : « *D'or à un lion, la queue, de gueules, la tête et le col d'azur, lampassé et griffé de gueules* ».

A. D.

# Le tunnel du Simplon

La colossale entreprise qui vient de livrer à la circulation le plus grand tunnel du monde a été terminé le 24 février 1905. Il ne s'est écoulé que six ans et demi depuis le jour où les évêques de Sion et de Novare ont béni, à Brigue et à Iselle, les premières installations pour l'attaque du Simplon, dont les deux points de départ sont aujourd'hui réunis (août 1898-février 1905). A chacune des deux têtes du tunnel, les bâtiments d'administration et d'exploitation couvraient une superficie de 6,000 mètres carrés. Il a fallu créer là de vrais villages pour abriter les milliers d'ouvriers employés à l'exploitation, avec logements, cantines, infirmeries, écoles pour les enfants, salles de réunion, vestiaires, bains et séchoirs.

Il a fallu également construire des acqueducs de déviation du Rhône et de la Diveria, amenant sur les turbines 5,000 litres d'eau par seconde, pour se procurer les 2,400 chevaux de force nécessaires à la perforation, à l'éclairage, à l'aération du tunnel et à la propulsion des vingt-cinq trains qui, au gros du travail, transportaient quotidiennement les ouvriers et les matériaux du déblai et de la construction. Pour l'aération du tunnel et l'abaissement de la température, qui s'est élevée sous le point culminant de la montagne jusqu'à 55 degrés centigrades, les machines convoyaient jusqu'au fond des deux galeries, deux à trois millions de mètres cubes d'air frais dans les vingt-quatre heures. L'envahissement de l'eau dans la galerie d'Iselle a atteint dans certains moments l'impétuosité d'un vrai torrent. Enfin, le travail s'est poursuivi jour et nuit sans relâche, cinq années durant, sans autre répit que les interruptions indispensables pour vérifier les alignements. Les équipes travaillaient pendant huit heures consécutives, et seulement six heures dans les passages difficiles. Quand l'attaque marchait bien, on avançait de cinq à neuf mètres dans les vingt-quatre heures et l'on brûlait cinq cents kilogrammes de dynamite par jour.

Cette œuvre gigantesque a été accomplie, en dépit des difficultés résumées plus haut, par des ingénieurs italiens, français et suisses, avec une rare ténacité soutenue par une science qui ne s'est pas un instant démentie.

L'inauguration du tunnel a eu lieu le dimanche 2 avril ; son caractère religieux a ajouté à sa grandeur et à son originalité : deux évêques y présidèrent une émouvante cérémonie. Aux deux gares de Brigue et d'Iselle, côté suisse et côté italien, les invités, les ingénieurs, les ouvriers en habits de fête, s'embarquèrent sur des trains de wagonnets et pénétrèrent dans le tunnel au son des fanfares. Le rendez-vous avait été fixé à la famense porte de fer, établie pour arrêter les eaux tumultueuses au cours des travaux. Au moment où les invités italiens y arrivèrent, les Suisses, déjà rendus, éclatèrent en applaudissemeuts. Puis la porte géante roula sur ses gonds. Alors, au milieu d'acclamations enthousiastes, dont les échos retentissaient au long de l'immense souterrain, l'ingénieur Brandeau et l'évêque italien de Novare, Mgr Vicario, passèreut les premiers et embrassèrent respectivement, sur territoire suisse, l'ingénieur Schultz et l'évêque de Sion, Mgr Abbet, tandis que les musiques jouaient les hymnes nationaux et que les invités échangeaient saluts et félicitations.

La science s'est donc unie à l'Eglise pour célébrer cette magnifique victoire remportée sur la nature !

# Un pari

Le café du *Commerce* est un des mieux situés et des plus prospères ne Farémont-en-Barrois. Durant les après midi, les marchands de grains et de bestiaux y discutent leurs mercuriales et y tiennent leurs assises ; le soir, notamment à l'heure de l'appéritif, qui coïncide avec celle de la plus importante levée postale, les commis-voyageurs y font leur courrier ; et les bourgeois de la ville, négociants, fonctionnaires ou industriels, qui apprécient le confort moderne et prisent les consommations de choix, s'y réunissent volontiers à leur sortie de table, pour déguster leur demi-tasse ou leur bock en fumant, en parcourant les journaux, taillant des bavettes aussi longues que des bé-

---

que menait son fils, avait payé les premières notes mais en lui faisant observer qu'il eût dorénavant à équilibrer son budget, car à l'avenir il refuserait les traites qui lui seraient présentées.

Après s'être plaint amèrement de la parcimonie de son père qui l'obligerait à vivre comme un goujat et à s'habiller comme un laquais, Luc se bornait à faire envoyer à sa mère les mémoires des fournisseurs, et la trop faible mère payait le plus ordinairement toujours à l'insu de son mari.

— Je ne puis pas décourager ton frère en lui refusant ce qu'il me demande, voistu, Chantal, il ne m'écrirait jamais plus.

Et Chantal, avec l'inexpérience de ses vingt ans, approuvait dans son affection fraternelle que la bourse de la mère ne se fermât pas à son fils. Elle se privait parfois volontiers elle-même d'une toilette nouvelle ou d'un bijou de prix, pour envoyer en cachette de l'argent à son frère — à titre de prêt — lui écrit-elle délicatement pour ne pas l'humilier.

XII

Une joyeuse animation règne à l'hôtel de Verneuil.

Des fleurs électriques s'épanouissent dans les massifs de verdure qui bordent la cour d'honneur. Le roulement ininterrompu des équipages qui se succèdent en longue file, accompagne en sourdine la voix claire du jet d'eau, dont les gouttelettes retombent en pluie de diamant dans la vasque de marbre. La porte ouverte du vestibule laisse voir ses colonnes enguirlandées de fleurs et ruisselantes de lumière.

Toutes les fenêtres se dessinent en trouées lumineuses, dans cette nuit sombre que n'éclaire pas même une étoile. Seuls, les bureaux élevés en bordure de la rue, à l'autre extrémité du jardin, s'obstinent, sous les paupières closes de leurs volets hermétiquement fermés, à garder une physionomie morne de tombeau. Aussi nul des brillants invités réunis ce soir pour fêter les vingt ans de Mlle de Verneuil, ne songe-t-il à porter ses regards de ce côté.

Des groupes de jeunes filles en fraîches toilettes, de jeunes femmes étincelantes de bijoux, de cavaliers portant le frac, et d'officiers en uniformes, circulent dans les salons. Des présentations s'échangent, des fusées de rires joyeux s'envolent sous les caissons dorés des plafonds, se mêlent au rythme chantant des valses.

Avec cette gracieuse simplicité qui la caractérise, Chantal, debout près de sa mère, reçoit les invités.

A-t-elle vraiment vingt ans ? Sa taille mince et fluette en accuse quinze à peine ! Cependant, en dépit de la gracilité des épaules qui semblent bien plutôt celles d'une enfant que celles d'une femme, la jeune fille est vraiment charmante, dans le flot de gaze blanche qui l'entoure de ses plis vaporeux. Quelques boutons de roses naturelles ferment l'échancrure du corsage, un bouquet semblable retient sur la nuque la masse opulente des cheveux qui couronne son front d'un nuage d'or pâle. Ses yeux, brillants comme des saphirs, répandent sur son visage